Dissertation philosophique programme ENS ULM/A/L – ENS Lyon

Conception HEC Paris

Session 2026

1. Le sujet

⇨ « La résistance du réel ». Thème au programme de l'année : « La science ».

2. Statistiques

⇨ Cette année, 222 copies ont été corrigées. Située à 11,2, avec un écart-type de 3,47 et des notes de 02 à 20, la moyenne de l'épreuve est honorable et marque même une augmentation de quelques dixièmes, avec 26 copies ayant obtenu entre 16 et 20. Bien des candidats ont réuni les qualités nécessaires à la composition d'une réflexion profonde et soutenue, et se sont acquittés de l'exercice avec bonheur, témoignant de la solidité et de la qualité des préparations de la voie A/L qu'il faut saluer.

3. Les attentes du jury

⇨ L'épreuve de philosophie est normée par un certain nombre d'attentes formelles et réflexives. Sur un plan général, ces attentes se résument (a) au traitement effectif du sujet et non pas seulement de son thème, (b) à la rigueur de la construction de l'argument, (c) à la précision et à la propriété des références convoquées ou encore des expériences ou des faits invoqués et (d) à la correction, voire à l'élégance de la langue. Dans ce contexte, le jury n'attend des candidates et des candidats la maîtrise d'aucune œuvre philosophique, littéraire ou culturelle *déterminée*, mais il sanctionne l'absence manifeste de connaissances et de culture.

⇨ Ces attentes se déclinent selon les exigences singulières du sujet proposé ; elles constituent le cadre général d'évaluation des prestations écrites des candidates et des candidats

4. Les remarques de corrections, commentaires synthétiques

⇨ Dans leur grande majorité, les candidats ont su tirer parti de leur formation et de leurs connaissances acquises. Le jury souligne la bonne tenue globalement des copies, avec un très faible nombre de copies gravement déficientes. Elle témoigne d'un travail sérieux du thème de la science, les copies étant très souvent informées, et de l'exercice régulier de la dissertation. Il a remarqué toutefois une tendance à produire des introductions fort longues, exposant l'ensemble du raisonnement au dépend du questionnement proprement dit, le développement n'apportant pas d'éléments nouveaux et les transitions étant de pure forme. Il a regretté par suite que la maîtrise formelle de la méthode de la dissertation se fasse souvent au dépend d'un effort réflexif plus continu.

⇨ Le sujet « La résistance du réel » était exigeant par sa précision et toutefois ouvert à des perspectives plurielles, permettant aux candidats de proposer une réflexion singulière et de s'appuyer sur une culture variée de première main. S'il ne questionnait pas explicitement la science, le mot ne figurant pas dans l'énoncé, il fallait toutefois respecter le réquisit propre de l'épreuve en le rapportant au domaine du programme de l'année, ce que la quasi-totalité des candidates et des candidats a compris et a su justifier dès l'introduction. Il ne s'inscrivait pas pour autant dans un cadre exclusivement épistémologique, pouvant être saisi comme une question de métaphysique et être confronté à d'autres modalités du rapport de l'être humain au réel, telles l'art, l'action politique ou technique, par exemple.

Le sujet proposait un syntagme qui commandait d'être saisi d'abord dans sa totalité et interrogé sur l'effet de sens immédiat ainsi produit, ne serait-ce que pour s'en étonner : que peut bien en effet signifier que le réel apparaisse résister à la science ? sous quelles formes ? est-ce en totalité ou dans ses parties ? jusqu'à quel point et avec quels effets pour la science et l'entreprise qu'elle constitue ? pour toute science ? On pouvait également être sensible à un effet de redondance car, finalement, le réel n'est-il pas justement ce qui se définit comme ce qui résiste toujours au sujet, à sa maîtrise, ses désirs, ses actions, s'imposant ainsi à lui comme sa limite ?

Il commandait ensuite un travail d'analyse patient, offrant plusieurs prises pour le problématiser. D'une part, on pouvait remarquer que la résistance signifie aussi bien l'obstacle, l'opposition, la lutte que la persistance, le retrait ou le repli ; par action propre ou par réaction ; de manière active ou passive. Aussi rabattre le sujet sur l'interrogation des conditions de possibilité de la connaissance du réel par la science revenait à négliger que la résistance est un *rapport* entre deux entités, engageant la science dans son effort de connaître le réel, mais demandant ce qui, dans le réel lui-même, peut opposer cette résistance, avec cette ambiguïté que la résistance du réel apparaît à la fois comme l'obstacle et la condition de sa connaissance par la science. Sans résistance du réel, sans une certaine opacité minimale, ne serait-il en effet de part en part connu, rendant inutile tout effort de connaissance comme le souligne le paradoxe du *Ménon* de Platon ? Parfois l'attention des candidats est allée jusqu'à interroger le génitif de l'expression, se demandant – non seulement face-à quoi le réel résiste – mais aussi ce qui résiste au réel, au sens non d'une résistance du réel, mais au réel lui-même, dont la source se trouve dans la science ou le sujet lui-même.

Si la résistance conduisait à interroger directement la relation de la science et du réel, on devait d'autre part prendre la mesure de la polysémie du terme de réel, parfois non immédiatement identifié comme un concept en raison de son usage courant d'adjectif, signifiant aussi bien ce qui est tangible, vrai, véritable, authentique, sincère, certain, avéré, etc. Il fallait *a minima* ne pas en rester à un usage flottant, où le réel désignait aussi bien le monde, la nature, l'objectif que ce qui est perçu, identifié à la réalité, sans qu'elle soit du reste davantage déterminée. Pour éviter les confusions langagières, et donc de pensée, on pouvait noter que le réel renvoie à la chose distinguée de l'idée et s'oppose à l'illusoire ou au fictif, au possible ou à l'idéal, et, en ce sens, le réel est ce qui existe effectivement. Il peut alors désigner ce qui se donne dans la perception sensible mais aussi ce qui est constitué à partir de constructions théoriques et de procédures expérimentales des sciences, et même ce qui est proprement rationnel. Déterminer ce qu'est le réel pouvait aussi amener à penser ce qu'est l'être et engager des distinctions opératoires fructueuses, telles apparence/essence, phénomène/noumène, sensible/rationnel, etc.

Quelle que soit l'entrée d'abord ou particulièrement choisie d'analyse du sujet, de nombreuses copies ont su en proposer des suffisamment solides pour le problématiser. Ainsi, une copie confronte deux sens du réel lui-même, selon qu'il renvoie à l'expérience sensible ou à l'expérimentation scientifiquement construite à travers la variation des

paramètres, déplaçant la valeur de la science, non dans l'adéquation au réel, mais dans la confrontation à la résistance. Une autre analyse la résistance comme réaction face à une première action, marquant le refus d'un réel résistant dans l'absolu ; lorsqu'une autre soutient le caractère erroné de l'expression de « la résistance du réel », confondant ce à quoi le réel résiste (l'obstacle épistémologique) et la résistance du réel lui-même, alors personnalisé indûment. Une autre encore souligne que la résistance est moins inhérente au réel lui-même qu'à l'ineffectivité de certaines méthodes d'abstraction, rendant nécessaire un retour au *Lebenswelt* concret husserlien (« monde de la vie ») et permettant d'instaurer un rapport lui-même mouvant et dynamique au réel.

On peut également rapporter ici de nombreuses formulations pertinentes offrant une piste de problématisation ou éclairant un enjeu du sujet. Une copie souligne que « la résistance du réel » est une métaphore pour désigner la complexité du réel eu égard aux limites humaines, aussi le réel résiste moins que l'esprit qui refuse la remise en question de son pouvoir de connaître. Une autre interroge si la résistance du réel est une limite cognitive de la science ou son commencement même. Une autre s'appuie sur l'idée de progrès et d'une historicité de la connaissance scientifique par confrontation au réel, celui-ci résistant toujours face à un modèle scientifique donné ; s'interrogeant alors : cette résistance est-elle un obstacle infranchissable à la connaissance ou bien plutôt la justification même de l'existence et de la valeur de la science ? Une autre définit le réel comme ce qui existe dans le temps et l'espace, notant que la résistance implique un rapport d'extériorité, distinguant les résistances que la science suscite de celles auxquelles elle répond. Une dernière entend examiner les modalités propres de résistance selon les sciences, la résistance épistémique du vivant n'étant pas de même type que celle de l'astrophysique ou de la sociologie.

Pour finir, on peut prendre en exemple deux copies qui procèdent à la problématisation d'une manière simple, mais claire. La première souligne que le rapport au réel implique ou exige une distance objective, dans la mesure où celui-ci serait dissimulé. Si la science tend à élaborer un discours vrai – au sens d'adéquat – sur le monde, il s'agit pour elle de mettre au jour le réel au-delà de son apparence immédiate. L'absence d'accès immédiat exige ainsi la médiation du discours scientifique, mais cette médiation peut elle-même relever d'une représentation fictive, le réel rationalisé pouvant n'être que le produit de notre imagination, comme le souligne la critique humienne de la causalité, et la science risque en conséquence de se retrouver prisonnière de son propre paradigme.

La seconde remarque que, d'après l'opinion commune, le réel est ce qui existe hors de nous, indépendamment de l'individu, que nous croyons percevoir « tel qu'il est » par expérience ; ce que refuse la science objective telle qu'elle s'est constituée. Il faut dès lors distinguer deux sens du réel : celui d'une réalité objective extérieure et indépendante de l'individu, et celui d'une représentation ancrée dans le sujet. Aussi, la résistance renvoie-t-elle à des caractéristiques intrinsèques du réel ou bien plutôt aux limites propres inhérentes du sujet connaissant ? Si limite il y a, est-elle de principe ou seulement apparente et temporaire ? Plus loin, on peut penser que le réel n'est pas indépendant de l'expérience et de la représentation que nous en formons, la résistance ne provenant pas tant du réel lui-même que de nous-mêmes et, en particulier, du langage. La confrontation à cette résistance, en définitive, ne pourrait-elle non plus être considérée comme un obstacle mais, au contraire, comme ce qui donne de la valeur à la connaissance objective, dans une perspective poppérienne ?

⇨ <u>Copies notées en dessous de 08</u>

Les copies les plus basses, à savoir inférieures ou égales à 05/20, furent très peu nombreuses. Elles s'expliquent par des travaux lourdement inachevés, gravement

défaillants sur le plan formel, parfois avec une langue écrite sémantiquement ou syntaxiquement incorrecte, en particulier quant aux accords grammaticaux et à la ponctuation.

Les copies entre 06 et 08 se caractérisent par un propos minimalement structuré, avec un questionnement souvent trop factuel, insuffisamment problématisé et imprécis conceptuellement. Elles manquent ainsi d'un fil conducteur et, soit elles juxtaposent les thèses et des références mal comprises ou superficiellement présentées, soit elles se révèlent en incapacité de prolonger et d'approfondir leur réflexion au-delà du positionnement de deux thèses.

Parmi ces copies, non formellement indigentes et intelligibles, on retrouve celles où le sujet est devenu prétexte à relater des éléments de connaissance relatifs aux sciences, perdant de vue la formulation même du sujet.

Un plan récurrent – déplaçant les termes du sujet vers une réflexion sur la seule connaissance – se proposait ainsi, partant d'abord d'une compréhension du réel comme sensible connaissable par l'expérience, d'objecter ensuite que ce réel est trompeur, ne se donnant pas tel qu'il est ; pour enfin soutenir que l'être humain force le réel à se dévoiler par la science.

Par exemple aussi, beaucoup de copies ont relaté le débat entre le géocentrisme et l'héliocentrique à l'époque de Galilée. Si c'est sans doute un moment crucial de l'histoire des sciences, il demeure que ce débat n'est pas directement et immédiatement en rapport avec la question du réel, d'autant plus s'il est utilisé pour illustrer le combat entre l'autorité religieuse et l'autorité scientifique.

⇨ <u>Copies notées entre 08 et 12</u>

Les copies entre 08 et 12/20 ont été les plus nombreuses. Elles ont pu présenter des contenus ponctuellement intéressants mais, dans la construction de l'ensemble du propos, elles ont souvent achoppé sur des difficultés de méthode, manquant d'ordre et de distinction dans le raisonnement et ses articulations. Un certain nombre a souvent eu du mal à associer, à la rigueur et à la richesse des exemples scientifiques mobilisés, une analyse et une conceptualisation philosophiques réellement éclairantes, en évitant deux écueils : d'un côté, un discours philosophique sur la science en général, mais déployé *in abstracto*, sans les sciences effectives, de l'autre une collection d'exemples scientifiques détaillés, mais sans problématisation ni articulation philosophiques. De fait, si dans certaines copies les analyses philosophiques étaient conceptuellement bien conduites, elles demeuraient parfois un peu trop abstraites et auraient gagné à être éclairées par la convocation précise d'exemples tirés de la réalité de l'histoire et de la pratique des sciences. De ce point de vue, il ne pouvait suffire, par exemple, de chercher un abri sous le concept de la science interrogé dans le *Théétète* de Platon comme s'il fournissait un *eidos* pur de celle-là, générique et surplombant, alors même que ce dialogue platonicien, loin de clore l'enquête sur la science en en fixant le concept dans une vérité définitive, montre précisément tout ce que ce dernier a de problématique et d'aporétique. Loin de dispenser d'interroger l'histoire réelle des sciences effectives (et en particulier la spécificité historique des sciences modernes), il pouvait au contraire y conduire l'examen, en questionnant l'historicité des sciences, la réalité en acte de la science et du travail scientifique, et non pas seulement un concept de science considéré *sui generis*.

La différence de qualité d'une copie à l'autre a toutefois souvent moins tenu à la construction générale du raisonnement qu'à la précision du travail conceptuel, la pertinence et le déploiement des références et des exemples, ou à la solidité des articulations des idées et des transitions. En effet, on peut énoncer de manière très ramassée un plan récurrent : définissant la science comme cette tentative de surmonter la résistance du réel par son désir de le comprendre afin le maîtriser et de le contrôler ;

la persistance de l'inconnaissable permettait ensuite de souligner l'échec de cette entreprise ; avant de reconsidérer cette résistance inévitable comme un des moteurs du développement de la connaissance scientifique elle-même, la résistance du réel donnant ainsi son historicité au discours scientifique.

D'autres copies se sont interrogées sur la possibilité d'une approche du réel qui permette qu'il ne résiste pas, en soutenant d'abord que toute expérience du réel implique une lutte, puis que celle-ci éloigne alors des choses, pour enfin chercher à considérer un nouveau rapport au réel sans résistance. Pour exemple, une copie propose ainsi de changer la modalité du rapport explicatif, en se référant à Canguilhem, avec le paradigme du débat et de l'explication du vivant avec son milieu plutôt qu'avec le paradigme de la lutte, ce qui implique d'adopter un regard « désanthropisé » : on évoque alors Von Uexküll et la tique, la distinction entre *Umwelt* (milieu ambiant) et *Umgebung* (simple environnement) ; toutefois sans se demander s'il est vraiment possible de transposer ce paradigme à d'autres types de sciences.

À plusieurs reprises a été rencontrée – généralement dans la dernière partie de la dissertation – la thèse selon laquelle on pourrait (ou il faudrait) contrer la résistance, tenue pour préjudiciable, grâce à « l'art » que le réel oppose à la connaissance scientifique. L'art apparaissait alors comme une forme, voire comme la forme alternative par excellence de non-résistance du réel, investie d'une dimension à la fois cognitive et extatique – ici ont été diversement convoqués Nietzche, Bergson ou Heidegger. Mais, dans la construction du propos, ce recours à l'art pouvait parfois apparaître comme une facilité, allant de pair avec une compréhension finalement simplificatrice de la connaissance scientifique : comme si la résistance du réel n'était somme toute qu'une juste riposte que celui-ci infligeait à la présupposée violence dominatrice de la science. C'était par ailleurs reconduire l'art à une fonction cognitive, parfois exprimée à travers le vocabulaire du dévoilement. Or on aurait pu aussi considérer *a contrario* que l'effet de choc produit par la rencontre avec certaines œuvres d'art renvoie, moins à une forme de neutralisation épistémique de la résistance du réel, qu'à son expression la plus forte, voire à son exacerbation la plus inconfortable, tel le dionysiaque nietzschéen. D'autre part, la confrontation à la résistance du réel, plutôt que son occultation, pouvait être considérée comme constitutive de la démarche authentique de la science, comme des copies l'ont montré en se référant souvent avec précision et pertinence aux analyses de Karl Popper.

Les copies dépassant la moyenne n'ont pas négligé le cadre épistémologique au sein duquel le sujet était essentiellement à penser, quoique non exclusivement rappelons-le. Le scrupule quant à la forme de l'exercice était présent, mais surtout celui de l'intelligibilité du propos, qui accompagne une volonté d'appréhender le sujet dans son ensemble. Elles s'attachaient à penser la résistance comme un rapport, avec des difficultés liées tant au projet de connaître qu'à la matière même du réel, irréductible à la constance qu'on y cherche. Elles ont fait effort de déterminer le sens que l'on donne au réel lorsqu'on le décrit via le mot de résistance : celui-ci pouvant correspondre à l'ensemble de nos perceptions, plus spécifiquement à ce qui est produit par l'acte de connaître. Le réel se distingue alors par une double qualification : à la fois ce qui est vrai et ce qui est objectif, simultanément ce qui résiste à l'erreur et à l'illusion subjective. Enfin, le réel pouvant être compris comme ce qui n'est ni nature ni monde, c'est-à-dire autant le « toujours non objectif », le non connaissable, que le « Ça » — ce qui est hors-jeu et nous cogne, pour reprendre des mots de Lacan.

On peut aussi souligner que ces copies se sont attachées à traiter le sujet et à exploiter leur cours de philosophie, cours dont on peut noter la grande qualité lorsqu'il est bien mobilisé, avec une variété d'auteurs, de Platon et Aristote jusqu'à Koyré et Lecourt. Parfois, est apparu le souci à la fois de restituer correctement une thèse et de développer le ou les exemples qui la soutiennent. Par exemple, une copie a su

s'emparer des observations expérimentales de Claude Bernard mettant au jour la fonction glycogénique du foie pour appuyer l'affirmation « Nous faisons l'expérience du réel, qui semble ne pas nous résister » et pour expliquer les différentes étapes de la méthode expérimentale présentées dans l'*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*. Une conclusion pertinente a été déduite du développement : « Si nous [retrouvons] l'expérimentation du foie lavé d'un animal […] et [si] le résultat ne change pas selon les conditions climatiques, les objets scientifiques utilisés ou même les scientifiques qui réalisent l'expérimentation, alors il est possible d'affirmer que nous avons accès au réel car tous les résultats sont en accord entre eux. Dès lors, la variation des conditions de l'expérience montre ce qu'est le réel et permet d'en être certain ; le réel ne semble pas, dans ce cas-ci, nous résister. ». Dans la même copie, des fragilités grèvent toutefois la réflexion : une dérive sur la perception du réel conduit à un relâchement de la démonstration, des hésitations conceptuelles par exemple entre le réel et la réalité selon les yeux du scientifique, et une utilisation trop approximative de Descartes, avec des formulations qui obscurcissent le propos cartésien sur le cas de la douleur et sur celui de la confusion : « si l'idée n'est pas claire et distincte, cela signifie que c'est un phénomène mental qui n'est donc pas réel […] mais relève de l'illusion. ». Ce n'est pas exactement la thèse de Descartes : si clarté et distinction font défaut, cela n'implique pas que l'idée soit pure illusion, elle possède une réalité en tant qu'acte de la pensée (« soit que j'imagine une chèvre ou une chimère, il n'est pas moins vrai que j'imagine l'une que l'autre » souligne la troisième des *Médidations métaphysiques* : une idée conçue n'est pas un jugement faux). En revanche, le défaut empêche la certitude quant à l'adéquation entre l'idée et la réalité objective (« certainement si je considérais seulement les idées comme de certains modes ou façons de ma pensée, sans les vouloir rapporter à quelque autre chose d'extérieur, à peine me pourraient-elles donner occasion de faillir »), c'est pour le jugement qu'il faut garder sa méfiance. Cette reprise sert à rappeler que l'usage d'une référence demande une certaine maîtrise et une fidélité à la démarche d'un auteur : cela passe par la référence correcte aux œuvres – ici, il s'agit plutôt du Descartes des *Méditations métaphysiques* que de celui des *Principes de la philosophie* – *et* par la bonne mobilisation des concepts essentiels.

⇨ <u>Copies notées entre 13 et 15</u>

Les copies évaluées entre 13 et 15/20 sont parfois mal structurées, parfois ponctuellement imprécises dans l'usage des références, parfois construites autour d'une compréhension pauvre ou réduite du sujet. Elles peuvent aussi proposer une problématisation et des analyses tout à fait pertinentes, mais assez inégales au fil de leur cheminement, parvenant parfois difficilement à finaliser leur propos. D'autres encore, riches et précises, bien informées philosophiquement et scientifiquement dans des proportions variables, n'interroger plus frontalement et centralement le concept de résistance. Mais elles se distinguent des copies précédentes parce qu'elles témoignent d'une maîtrise accrue de l'exercice et de solides connaissances, et parce qu'elles vont un cran au-delà dans l'approfondissement de la réflexion.

Elles peuvent le faire en s'appuyant sur une idée ou une distinction originale. Ainsi, certaines copies connaissant la distinction lacanienne entre le réel et la réalité, ont rappelé que la réalité est de l'ordre du symbolique et de l'imaginaire, ce qui permet de comprendre comment la science vise à donner une description de la réalité tout en laissant la question de la nature du réel en suspend. Une autre copie a choisi de distinguer la résistance à une approche théorique (la connaissance) et la résistance à une approche pratique (l'action) pour repenser le rapport entre science et réel. Une autre bonne copie propose une distinction très originale entre « résister » et « se dissimuler », à partir de l'analyse du fragment « la nature aime à se cacher. » d'Héraclite soulignant que, si l'idée de résistance implique une intentionnalité du réel, qui

chercherait à échapper à notre contrôle, la dissimulation permet de concevoir la connaissance du réel comme un dévoilement et non simplement comme une conquête. Une autre copie entame sa réflexion à travers la caractérisation du réel comme ce qui existe dans le monde, tandis que le travail de la science opère une objectivation, soumettant les phénomènes variables à des lois invariables et inscrivant ainsi une stabilité dans l'instabilité. Le réel apparaît alors comme une boussole de la vérité et la résistance est ce qui permet de départager le vrai du faux. Ceci conduit d'abord à examiner le réel comme ce qui empêche l'objectivité et la totalisation, puis de remarquer que cette résistance est « utile à la scientificité même de la science », la science n'étant science que si des hypothèses affrontent le réel. La science ne se restreint donc pas aux modèles qu'elle construit : elle revient au réel et, par-delà la simplification des modèles, la résistance sert de preuve. Une autre copie, plus achevée et approfondie, appuie son analyse sur la distinction entre expliquer et comprendre : le réel s'explique mais il résiste à notre compréhension et, avec la science moderne, manipuler le réel est plus important que le comprendre ontologiquement. Par une référence précise à *Concevoir et Expérimenter* de Ian Hacking, le statut des électrons est interrogé et amène à la conséquence que, dès lors que *l'opération* prévaut sur *l'adaequatio*, les acteurs transforment le réel ; réflexion approfondie par l'examen de l'impératif technicien et du décalage prométhéen entre ce qui doit être fait et ce qui est possible avec *L'Obsolescence de l'homme* d'Anders. L'analyse du statut de l'uranium 235 en conclut l'incapacité du réel à résister à la science et aux effets de puissance qu'elle induit. Toutefois, la réflexion se reprend et pointe le déni de réalité, solidaire d'un rejet de la science, que les marchands de doute contemporains promeuvent. Aussi, apparaît-il nécessaire, « Face à ces manipulateurs (en un autre sens) du réel, c'est aujourd'hui aux acteurs réels de résister », en mettant en avant le caractère « communal » de la science avec Robert Merton.

⇨ <u>Copies notées entre 16 et 20</u>

Une très bonne copie, et même une excellente copie, n'est pas une copie dont toutes les parties atteignent l'excellence. Ici et là, la clarté manque, une transition est rédigée de manière abrupte, une conceptualisation reste quelque peu inaboutie. Reste que ces copies attestent d'un sérieux manifeste dans le traitement du sujet. Elles témoignent également et surtout d'une pensée informée et soucieuse de mettre en lumière ce trait de l'intelligence humaine qui consiste à éclairer, avec intermittence, une tension — ce qui revient à accepter de « suspendre la réponse ». Originalité du penser philosophique que certains candidats réalisent, au terme de leur année de khâgne, avec une remarquable maturité. Voici quelques copies dont le cheminement est retracé.

Une première copie examine d'abord le réel comme ce qui est maîtrisable théoriquement et techniquement par la science moderne, à travers la réduction aux idéalités objectives. Ici, l'expérience scientifique commence toujours par une hypothèse qui va guider le protocole expérimental, distingué de la simple cueillette des faits, propos adossé de manière pertinente au *Novum Organum* de Bacon, à Kant et à Claude Bernard. Dans ces conditions, il faut reconnaître que la science ne se confronte pas au réel brut, mais à des phénomènes artificiels : la science construit ses propres objets comme le souligne Bachelard, distinguant le réel sensible immédiat du réel construit. Aussi Galilée fait-il abstraction du réel sensible, passant à la limite avec la supposition du vide, ne gardant du réel que ce qui est mathématisable. La science moderne introduit en cela une rupture avec la réalité sensible pour créer une réalité faite d'idéalités mathématiques, un savoir scientifique opératoire, avec une mise en œuvre technico-pratique. En cela dès lors, la résistance du réel tient à l'impossibilité constitutive de sa totalisation par la science, laissant à la métaphysique la prise en charge de cette question. Il y a là une opposition entre l'exactitude et la totalisation qui fait que la science

ne peut pas s'autojustifier. Son inachèvement constitue pour autant une opportunité, puisqu'elle est la condition même du savoir selon Popper. L'exemple très précis de la phlogistique de Stahl infirmée par les expériences de Lavoisier permet d'éclairer la falsification : « selon cette théorie, la combustion devait aboutir à une perte de masse du corps. Or, lors de la combustion du métal, Lavoisier constate une augmentation de la masse du métal après combustion. Il essaie ainsi d'abord de résoudre ce paradoxe en utilisant la théorie dominante avec l'hypothèse du poids négatif. Mais cela ne marche pas et il est conduit à formuler une nouvelle hypothèse selon laquelle l'oxydation du métal lors de la combustion contribue à l'augmentation de sa masse, les particules d'oxygène s'accrochant au métal. ».

Une deuxième copie, loin de réduire la « résistance du réel » à une simple opposition ou à un obstacle contingent, en met au jour l'ambiguïté constitutive : « la " résistance du réel " semble ambiguë ; elle serait simultanément condition et obstacle à la connaissance, car elle est nécessaire à la scientificité, mais peut aussi la dissoudre. ». Cette élucidation conduit à un questionnement précis : « [en quoi] le réel peut-il exercer une " résistance " sur les théories qui le rendent possible ? ». Le plan suivi ne revendique pas l'originalité ; néanmoins, il présente l'avantage de ne jamais perdre de vue cette interrogation initiale. Le développement revient constamment à l'idée suivante : la médiation théorique ne supprime pas le réel, elle en transforme le statut — jusqu'à cette formulation : « la " résistance du réel " n'est plus seulement critère de validité, mais aussi et surtout condition de possibilité de la science ». Les références convoquées soutiennent la progression en étant réellement appropriées : Bachelard, pour penser le rôle critique de l'expérience et de la mise au jour des « obstacles épistémologiques » ; et Kant, pour rappeler l'usage déterminant des catégories *a priori* de l'entendement : si le réel est pour nous en tant que phénomène, c'est qu'il nous apparaît par les formes *a priori* de la sensibilité et devient un objet connu par « la médiation des conditions *a priori* de notre entendement ». Une tension est bien rappelée entre ce qu'on peut concevoir en termes de réel essentiel, en réalité idéalité nouménale, et de réalité phénoménale objective. La conclusion retrouve avec cohérence le problème dégagé dès l'introduction, donnant à l'ensemble de la copie une unité argumentative remarquable : « loin d'être un obstacle dans la saisie du réel, cette mise en forme est justement ce qui permet au réel de contraindre les théories pour déterminer leur validité. ».

Une troisième copie identifie elle dans le libellé du sujet la traduction d'une pensée qui personnifie le réel. Elle interroge alors le sens et les raisons de cette personnification. Est-ce exprimer le mystère du réel ? Est-ce davantage un leurre ou une mystification ? Puisque la résistance « est dans son sens fort, un processus actif d'opposition, d'attaque », il faut se demander pourquoi nous parlons du réel avec une telle charge signifiante, à moins qu'il ne s'agisse plutôt et plus simplement de dire la difficulté, voire l'impossibilité pour l'homme de saisir entièrement le réel. L'interrogation du syntagme conduit à penser d'abord qu'il s'agirait, avec « la résistance du réel », de reconnaître « la finitude de l'homme face à l'infini du réel ». De cette proposition naît la suite d'un cheminement fécond : montrer que « le risque est grand de condamner l'homme à ne pas connaître le réel », avant de défendre l'idée que « cette résistance est avant tout causée par l'homme », pour conclure *in fine* que « la résistance du réel, entendue comme tension entre l'opinion et le réel […] est le moteur, plus qu'un frein, de toute connaissance ». La copie témoigne d'un usage de références et d'exemples qui ont une place justifiée dans l'argumentation : avec Koyré, sur les limites de nos facultés et plus largement de nos instruments face à l'étude du monde sublunaire (puisqu' « il n'existe pas deux chevaux identiques ») ; Pierre Lena, sur l'approche inévitablement métaphysique de l'origine de l'univers : « le scientifique a beau pouvoir rendre compte des lois de l'univers, des phénomènes, des êtres, il est incapable de donner une

réponse scientifique à la question de la cause de l'existence de l'univers, question qui ne peut appartenir à la mathématique, mais uniquement à la métaphysique. Dès lors, tout scientifique [est conduit à] reconnaître la résistance du réel [lequel] ne peut être saisi dans sa totalité. » (p. 3) ; et Pascal, sur la distance entre l'imagination et la raison, donnant l'occasion de placer la résistance à l'endroit des limites de la raison (à la fois parce qu'elle ne peut tout connaître et parce qu'elle est influençable) : « L'homme tend par défaut à donner du crédit à l'illusion plutôt qu'au réel […] la lutte entre raison et imagination révèle sa faiblesse. Lorsque la raison " rend [l'homme] misérable " en lui faisant prendre conscience de sa finitude et de ses erreurs, l'imagination, au contraire, " couvre de gloire " ce qui est faux. [Ainsi], l'homme est porté à légitimer l'irréel au détriment du réel. ». Notre finitude est le cœur de ce double besoin : qu'il y ait du réel, qu'il y ait de l'agréable (*Pensées,* fragment 547 de l'édition Sellier). Le jeu de « La résistance du réel » est bien celui auquel nous jouons, par le jeu des facultés et des instances qui font notre humaine condition.

Enfin, une quatrième excellente copie, part de l'annonce en 2018 de la naissance des premiers enfants génétiquement modifiés par la méthode CRISPR par un chercheur. Si le réel se trouve mis à l'épreuve par la technologie scientifique, c'est que la science n'est pas seulement un ensemble de savoirs constitués, mais une activité qui construit des objets et produit ses propres normes. Le réel, dès lors, ne désigne pas seulement le donné, mais ce qui est doté d'une validité objective et d'une universalité. Il faut ainsi distinguer entre ce qui demeure passivement et ce qui résiste activement. Mais, si résister est s'opposer à une force, un paradoxe apparaît : le réel, en vertu de son universalité ontologique, est ce qui n'a pas besoin de résister. Il faut aussi tenir compte de la spécificité de l'activité scientifique moderne, de type instrumental : elle exerce une force, mais elle n'émerge pas *ex nihilo*. Il s'agit donc d'interroger « l'interaction entre un horizon de dévoilement (selon une méthode scientifique) et une altérité irréductible ». Dès lors, la résistance du réel doit-elle être seulement envisagée comme un défi technique ou relève-t-elle d'une limite fondamentale du savoir scientifique ? La science apparaît d'abord comme soumise au réel, par la constance et la complexité irréductibles de celui-ci. Il s'agit alors de renverser cette soumission par la maîtrise du réel comme visée et comme condition même de la science, par la soumission à l'ordre et à la mesure, dans la lignée des *Règles pour la direction de l'esprit* de Descartes. Toutefois le réel n'est ainsi connu scientifiquement que sous une forme idéale, artificiellement stabilisée et mathématisée. C'est pourquoi, ensuite, est souligné que cette conception de la science est proprement moderne, dont le mode de dévoilement est pensé par Heidegger, dans la conférence « La question de la technique », comme celui de l'arraisonnement (*Gestell*). En conséquence, « le réel n'est plus " ce qui est ", mais ce qui est mis en demeure de se rendre disponible ». Il se trouve soumis à un interrogatoire forcé ; l'étant n'est plus " ce qui est ", mais ce qui est mesurable, calculable et disponible pour l'action. Cette résistance faible face à la rationalité instrumentale est corrélée à un changement de son intelligibilité : l'arraisonnement, comme mode dominant de dévoilement du réel, réduit à ce qui est constant et permanent. La conséquence est double : « à la fois soumission accrue du réel que l'on maîtrise, mais aussi résistance croissante d'un réel encore inconnu ». Ceci permet de distinguer la science comme « méthode » et comme « vérité » et, en se référant à *L'homme unidimensionnel* d'Herbert Marcuse, de soutenir que la posture agnostique (présentée comme positiviste), qui consiste à substituer l'établissement des faits à la causalité métaphysique, conduit la raison à s'en tenir seulement à ce qui est donné. La science, ainsi réduite à sa pure dimension instrumentale et devenue l'unique mode de dévoilement du réel, entraîne l'exclusion de toute négativité et donc de toute résistance. Aussi, « la complexité du réel ne serait pas une limite fondamentale, une sorte de plafond de verre, mais un défi technologique que le progrès devrait résoudre. C'est par

exemple l'ambition de l'astro-ingénierie de recréer une atmosphère sur Mars avec des bombinettes nucléaires. ». Mais, loin de se limiter à ce constat, la copie montre comment les démarches réelles de la science procèdent d'une toute autre rationalité que celle véhiculée par l'idéologie scientiste. Dès lors, « plutôt que de s'opposer à la résistance du réel et d'essayer de l'affaiblir, il faudrait plutôt y voir l'occasion de transformer notre rapport au savoir. Ainsi l'histoire des sciences éclaire ce passage d'une vision moniste du savoir fondée sur la permanence à une ontologie pluraliste fondée sur la complexité. ». S'il n'existe pas de modèle univoque pour appréhender la résistance du réel, il faut avec Bachelard défendre un « régionalisme scientifique » : la science n'est pas une raison universelle univoquement appliquée aux objets du réel, mais une pluralité de rationalités adaptées aux régions du réel, ce qui est appuyé par l'analyse précise du cas de la biocénose en biologie et illustré par celle de l'introduction des loups dans le parc de Yellowstone.

5. Les conseils aux futurs candidats

⇨ Les conseils qu'il importe de prodiguer aux candidats ne diffèrent guère en 2026 de ceux des années précédentes. Résumons à tout le moins trois entrées principales :

- il est tout à fait essentiel de lire le sujet dans sa totalité, pour lui-même et non pas de le découper en autant de sections qu'il y a de mots. Définir un mot, puis un autre, puis un autre, sans discernement, c'est perdre de vue l'unité de sens que constitue le syntagme de la formulation du sujet. Il vaut mieux donc commencer par donner une caractérisation liminaire du sens de cette formulation, qui sera ensuite méthodiquement interrogée dans ses implications – c'est dans ce second moment que les définitions peuvent avoir leur utilité. Soulignons également que les distinctions ne sont pas sans intérêt ; encore faut-il les rattacher *immédiatement* au sujet et leur faire jouer un rôle sémantiquement structurant dans la construction de la réflexion et, par-là, leur donner un rôle véritablement opératoire ;
- symétriquement, il ne faut pas oblitérer le sens des termes en procédant par des substitutions ou par des assignations univoques. Seules des analyses sémantiques solides rendent possible le travail de dépliement des opportunités théoriques d'une formulation et de réarticulation de ce qui a été déplié : c'est cela qui constitutif de l'exercice même de la dissertation ;
- les références philosophiques doivent être choisies avec soin afin de les déployer de manière précise et toujours ajustée au propos ; et si la philosophie se nourrit bien de ses autres, elle tient ensemble l'élaboration conceptuelle rigoureuse et l'examen scrupuleux et précis d'exemples de ce que manifeste dans toute sa richesse la réalité. Autrement dit, l'épreuve de philosophie n'est pas une épreuve de « culture générale », mais une épreuve où les candidates et les candidats sont invités à mobiliser une véritable *culture*, appropriée, à savoir rendue sienne.

Nombre de candidats ont su allier ces exigences avec bonheur et proposer des réflexions rigoureuses, nourries à une authentique et riche culture, dont la lecture a réjoui le jury.